

COURS PÌ

*Enseignement privé à Distance
déclaré auprès du
RECTORAT DE PARIS*

PHILOSOPHIE

Terminale

Economique et Sociale

Anne-Sophie NOGARET

Certifiée en Philosophie

Présentation du cours

Vous allez aborder cette année une nouvelle matière, la philosophie. En ES, la note dans cette discipline compte **coefficient 4**. L'épreuve du bac en philosophie, qui dure quatre heures, se présente de la façon suivante : vous avez trois sujets au choix (deux sujets de dissertation et un commentaire de texte). Evidemment, vous n'en traiterez qu'un, après avoir choisi celui qui vous convient le mieux. Ce cours vous prépare donc à ces deux types d'épreuves (dissertation et commentaire) tout au long de l'année par le biais de six devoirs type bac.

Pour pouvoir traiter correctement un sujet de dissertation en temps limité, il faut pouvoir mobiliser rapidement les références aux théories vues pendant l'année afin d'alimenter votre réflexion sur la question posée. D'où l'importance de maîtriser les textes et les idées expliqués dans le cours. Pour cela, vous aurez trois contrôles de connaissance répartis sur l'année, qui me permettent de voir si les références philosophiques ont été apprises et comprises. Ceci est indispensable et vous prépare à pouvoir traiter n'importe quel sujet de bac.

Les sujets de dissertation portent sur les **notions** du programme (la conscience, la liberté, la vérité, etc.) étudiées durant l'année. Le cours de philosophie que vous avez ici traite toutes les notions du programme, même si celles-ci n'apparaissent pas toujours dans l'intitulé : par exemple, la notion d'inconscient est étudiée dans le cours sur la conscience, la notion d'expérience est abordée par le biais du cours sur la raison, la notion de travail par le cours sur la liberté, etc.

Parallèlement à l'étude des notions, vous trouverez une « **lecture suivie** ». Il s'agit de lire et d'expliquer une œuvre de philosophie, en l'occurrence l'Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique de Kant. Il vous faudra la lire pendant l'année, en suivant l'explication que j'en ai faite. Cette lecture suivie a deux raisons d'être : d'une part, elle permet d'aborder des notions au programme par l'étude d'un texte long (ici l'histoire), d'autre part, elle vous permet de préparer l'épreuve orale du 2^{ème} groupe (dit « oral de rattrapage »). Cet oral concerne les candidats, qui à l'issue des épreuves écrites, ont entre 8 et 10 : on leur donne l'occasion de se « rattraper » en repassant à l'oral deux matières auxquelles ils ont échoué à l'écrit. Les notes obtenues à l'oral remplacent alors les notes d'écrit. Concernant la philosophie, l'épreuve orale est plus simple que l'épreuve écrite : on vous demande de commenter ligne à ligne un extrait de l'œuvre étudiée pendant l'année. Autrement dit, si vous avez travaillé régulièrement le texte en question et que vous connaissez le cours, vous ne pouvez que réussir. J'insiste sur ce point : la lecture suivie comme son nom l'indique doit être étudiée au cours de l'année et non au dernier moment. En effet, entre la publication des résultats de l'écrit et les oraux de rattrapage, il n'y a que 48 heures (au maximum). En deux jours, vous n'aurez pas le temps d'apprendre l'explication d'une œuvre complète...

Concernant les devoirs à rendre...

L'épreuve de philosophie inaugure chaque année le baccalauréat, au début du mois de juin. En raison de cette date-butoir, j'ai indiqué sur le sommaire du cours les dates de remise de devoirs qui doivent rythmer votre travail. Ces dates figurent ici à titre indicatif. Elles doivent vous permettre de structurer de la façon la plus profitable possible votre année de travail. Les notions sont à étudier dans l'ordre du sommaire.

Tous les devoirs à rendre doivent être entièrement rédigés, sans aucune abréviation. Les chiffres doivent être écrits en toutes lettres. Si vous mentionnez un livre, le titre de celui-ci doit être souligné. Pour ce qui est des majuscules, je rappelle une règle simple mais qui semble de plus en plus méconnue : les majuscules se mettent uniquement en début de phrase et au début d'un nom propre ou d'un nom de pays. L'Homme, par exemple, n'existe pas en français à l'écrit. L'homme, en revanche, oui.

La ponctuation est essentielle : sans elle, on ne peut pas comprendre ce qui est écrit, ce qui vous pénalise nécessairement. Une orthographe et une syntaxe correctes, est-il besoin de le rappeler, sont impératives. Là encore, le correcteur ne peut pas comprendre vos idées si elles ne sont pas formulées en bon français. Il ne doit en aucun cas deviner ce qu'éventuellement vous auriez pu vouloir dire, a fortiori le jour du bac (un correcteur de philosophie doit corriger en dix jours entre 80 et 150 copies de bac, il n'a donc pas le temps d'interpréter vos supposées intentions. Si votre propos est confus parce que mal formulé, il passe directement aux oubliettes...)

Comment travailler pendant l'année ?

Chaque élève a sa propre façon de travailler. Les conseils que je donne sont indicatifs certes, mais ils résultent de mon expérience d'ancienne élève et d'enseignante. Le maître-mot est la régularité : il ne s'agit pas de travailler des heures de suite par à-coups, mais de travailler un peu tous les jours -45 minutes par exemple-, cinq ou six jours par semaine). C'est le meilleur moyen d'assimiler le cours en douceur et durablement. Le cours doit être lu et appris notion par notion, dans l'ordre donné par le sommaire. Les textes des auteurs figurant dans le cours doivent faire l'objet d'une lecture approfondie. Ce sont eux qui vont vous servir de matière, vous donner les idées et les références nécessaires pour faire une dissertation ou un commentaire.

Vient la délicate question des fiches...Les fiches sont utiles à certaines conditions. Il ne s'agit pas de recopier le cours en plusieurs exemplaires, mais de synthétiser les idées et les références philosophiques présentes dans le cours en en mémorisant les concepts-clés.

Il peut être utile de faire deux sortes de fiches : les fiches par notions et les fiches par auteur. Les fiches par notions vont regrouper les références du cours concernant une notion définie. Par exemple la fiche «La conscience» contiendra la théorie de Bergson à ce sujet (résumée en quelques lignes, avec éventuellement une citation), celles de Descartes (idem), de Hume, etc. Les fiches par auteur regrouperont quant à elles les différentes théories de l'auteur portant sur les notions du programme. Par exemple, la fiche Descartes regroupera ses définitions et théories sur la conscience, sur la liberté, sur le vivant, etc. Le fait d'avoir deux sortes de fiches qui se recoupent permet de mieux mémoriser les références que le correcteur doit trouver dans vos dissertations.

Le recours à des ouvrages pour élèves de terminales du genre prépa-bac, sos-philo, etc, est à mon avis inutile et parfois même contre-productif. Je conseillerais en revanche La philosophie de A à Z (Hatier), qui vous donnera quelques repères si besoin. Mais ceci reste facultatif : bien connaître le cours suffira largement à vous occuper, et il est possible de me contacter si vous avez besoin d'éclaircissements.

Anne-Sophie Nogaret
as.nogaret@free.fr

PHILOSOPHIE – *TERMINALE ES*

Sommaire

- La méthode du commentaire de texte
- La méthode de la dissertation

1^{er} Tome

p. 1

- ✓ La conscience - L'inconscient p. 3
- ✓ Autrui p. 21
- ✓ Le désir p. 37
- ✓ Le bonheur p. 49

Devoir n°1 (décembre)

Devoirs type Bac n°1, 2 & 3 (décembre)

2^{ème} Tome

p. 63

- ✓ Le langage p.65
- ✓ La religion p. 75
- ✓ L'art p. 91
- ✓ L'histoire p. 101
- ✓ La liberté p. 111
- ✓ La justice et le droit p. 139
- ✓ Le pouvoir, l'Etat p. 155

Devoir n°2 (mars)

Devoir type Bac n°4 (mars)

3^{ème} Tome

p. 167

- ✓ La raison
- ✓ La technique
- ✓ La vérité

p. 169

p. 183

p. 195

➤ *Lecture suivie :*

fascicule indépendant

Idée d'une histoire universelle du point de vue cosmopolitique, de Kant

Devoir n°3 (mai)
Devoir type Bac n°5 & 6 (mai)

La méthode du commentaire de texte

Le jour du bac, vous aurez le choix entre deux sujets de dissertation et un commentaire de texte. Voici la méthode du commentaire de texte.

Le principe du commentaire

Comme pour la dissertation, la façon de commenter un texte en philosophie n'a aucun rapport de ressemblance avec ce qui se pratique en français : vous devez donc oublier tous vos réflexes acquis les années passées.

La différence essentielle entre le commentaire de français et le commentaire de philosophie réside dans l'importance attachée au sens, au fond du texte : en philosophie, on s'intéresse uniquement au sens du texte, aux idées qu'il contient et à la façon dont elles s'articulent logiquement. Evitez donc absolument les commentaires formels à perte de vue, du genre : « là, l'auteur utilise la conjonction mais, qui implique une opposition avec ce qui précède, on peut donc en déduire que l'auteur va exprimer une thèse qui s'oppose blablabla... ». Ce genre de « commentaire » est inutile pour plusieurs raisons : le correcteur connaît déjà le sens du mot « mais » et ce qu'il implique. Par ailleurs, les trois lignes ci-dessus ne le renseignent en rien sur le contenu du texte ni sur la thèse de l'auteur. Toute remarque sur le « champ lexical » et les figures de style sont également à bannir en tant qu'elles n'expriment rien quant aux idées du texte. Gardez cela en tête : seul compte le sens de ce qui est écrit, autrement dit les idées exprimées. Le correcteur veut voir d'une part si vous avez compris correctement le texte, d'autre part si vous l'avez bien expliqué (ce qui ne veut pas dire paraphraser).

En pratique

Avant toutes choses, relisez plusieurs fois le texte. S'il y a des termes dont le sens vous échappe, cherchez-le dans un dictionnaire (si le devoir est à faire chez vous). Si vous n'avez pas accès à un dictionnaire, il est préférable de vous tourner vers le sujet de dissertation : il est en effet impératif de maîtriser l'ensemble du texte pour pouvoir le commenter sans faire de contresens. Or, ne pas comprendre un des termes du texte peut compromettre tout votre devoir.

Pendant votre lecture :

- ✓ Identifiez les concepts principaux qui apparaissent dans le texte, autrement dit les termes qu'il vous faudra définir dans votre devoir (et non pas simplement recopier...).
- ✓ Trouvez la thèse de l'auteur, c'est-à-dire le corpus d'idées qu'il défend. La thèse, c'est l'idée principale du texte, celle autour de laquelle s'articulent les autres idées. A noter : l'idée principale, la thèse, peut parfois se trouver exprimée au tout début du texte ou à sa toute fin. Mais il arrive aussi qu'elle soit exprimée au fil de l'ensemble du texte. Dans ce cas, vous devez la résumer en une seule phrase, en la formulant de façon claire et synthétique.

- ✓ Repérer l'idée principale est essentiel : cela vous aide à identifier les idées secondaires qui la constituent, à comprendre quelle est leur fonction par rapport à l'idée principale.
- ✓ La thèse consiste souvent à répondre à une question philosophique. Très souvent, cette question n'est pas formulée explicitement dans le texte que vous devez commenter. Vous devez donc réfléchir pour essayer de repérer à quelle question implicite l'auteur répond par son texte, quel problème il veut résoudre.
A quelle question répond le texte ?, voilà ce que vous devez vous demander pendant votre lecture.
- ✓ Parfois, l'auteur s'oppose à une thèse, qu'il s'agisse de celle d'un autre philosophe, ou d'une opinion couramment admise. Si tel est le cas, cherchez à identifier celle-ci. A qui s'oppose l'auteur ?
- ✓ Trouvez le plan du texte, sachant que chaque partie se caractérise par le fait qu'elle exprime une idée. Vous devez repérer l'armature logique du texte, autrement dit la façon dont ces idées s'articulent entre elles.

Pour résumer, posez-vous toujours les questions suivantes : que veut dire l'auteur ici ? Pourquoi écrit-il cela ? Comment justifie-t-il son propos ? A qui, à quoi s'oppose-t-il ?

Le commentaire de texte

L'introduction

Le correcteur n'attend pas un exposé sur l'auteur, sa vie, son œuvre, son enfance, sa jeunesse. Contentez-vous de mentionner le titre de l'œuvre (en le soulignant) dont est extrait le texte et le nom de l'auteur. Si vous le connaissez, précisez son siècle, mais dans le doute, abstenez-vous. Vous n'êtes pas censé connaître l'auteur ni l'ouvrage et le correcteur ne vous tiendra jamais rigueur de ne pas connaître un auteur.

En fait, il veut surtout voir si vous êtes capable de comprendre un texte et de l'expliquer.

Présentez la thèse de l'auteur, en précisant le cas échéant à quelle question il répond, quel problème (implicite ou explicite) il entend résoudre. Cette thèse se décompose en idées (exprimées dans les différentes parties du texte) que vous devez présenter également en montrant leur lien logique. Cette annonce du plan ne doit en aucun cas consister en un simple découpage formel du texte (du genre « la première partie va de la ligne 1 à la ligne 8 »). Ceci en effet ne permet pas de saisir le sens du texte. Vous devez montrer comment les idées s'articulent entre elles, mais toujours du point de vue de leur sens.

Le développement

Il consiste à expliquer linéairement le texte. Rappelons que le verbe latin ex-plicare signifie déplier, développer, rendre long ce qui était court. Chaque partie du développement correspond à une partie du texte, expliquée en détail ligne à ligne. Expliquer ne veut pas dire recopier le texte ni le paraphraser : il ne s'agit pas de reformuler autrement ce que dit l'auteur en prenant des synonymes. Expliquer veut dire justifier, donner les raisons qui fondent les idées exprimées.

A noter : les textes à commenter sont toujours en trois parties, votre développement devra donc toujours comporter trois parties.

Ne recopiez pas les phrases une à une pour ensuite commencer votre « explication » par « ici, l'auteur nous dit que... » : inévitablement, ce qui va suivre sera de la paraphrase. De façon générale, ne recopiez pas le texte : c'est inutile et lourd. Les citations-recopiage sont un moyen de remplissage bien pratique, mais sachez que cela ne trompe personne...

Le correcteur doit pouvoir comprendre de quelle partie du texte vous parlez uniquement à partir de ce que vous écrivez.

L'intérêt philosophique du texte

Le travail d'explication du texte peut s'accompagner d'un travail critique concernant la thèse exprimée : il s'agit de montrer les failles, les insuffisances ou les implications critiquables de la thèse de l'auteur. Cette mise à distance critique peut être intégrée au développement de votre devoir, elle peut aussi faire l'objet d'une partie séparée de votre développement.

A noter : critiquer la thèse se fait toujours de façon argumentée et construite. Par ailleurs, cette partie critique reste secondaire par rapport à l'explication du texte.

La conclusion

Vous récapitulez les moments essentiels de la réflexion de l'auteur.

La conclusion n'a de sens que si vous avez intégré la partie « intérêt philosophique » à votre développement. Si vous avez choisi de traiter l'intérêt philosophique du texte dans une partie séparée des trois parties explicatives, cette partie peut constituer par elle-même la conclusion de votre devoir.

La méthode de la dissertation

Avant toutes choses, il faut souligner le fait que la dissertation en philosophie (comme le commentaire de texte philosophique) ne ressemble en rien à ce que vous avez fait en français, ni dans aucune autre matière. Gardez toujours cela en mémoire !

Le principe de la dissertation philosophique

Il est à la fois simple et complexe : on vous pose une question à laquelle vous devez répondre. La difficulté, c'est que la dite question n'appelle pas une seule réponse univoque, mais au contraire plusieurs réponses possibles...qui peuvent en outre être contradictoires.

En d'autres termes, un sujet de dissertation en philosophie est toujours problématique (un problème existe à partir du moment où la question posée suscite plusieurs réponses possibles qui ne vont pas ensemble.).

La dissertation en philosophie a donc pour point de départ une question problématique à laquelle vous devez répondre en envisageant toutes les réponses possibles, même et surtout si elles sont contradictoires. Pour résumer en une phrase, réfléchir à un sujet de philosophie consiste avant tout à l'envisager sous toutes les perspectives possibles.

Néanmoins, il ne s'agit pas de « lancer » ces différentes réponses dans le désordre, comme elles vous viennent à l'esprit. Vous devez les ordonner de façon logique en partant de la réponse la plus simple pour aller vers la plus composée, la plus complexe.

Votre réponse au sujet (votre dissertation) doit donc être une démonstration : le correcteur doit avoir l'impression d'être devant quelqu'un qui réfléchit à la question, par le biais d'un raisonnement construit et progressif exposant plusieurs réponses différentes ordonnées de façon cohérente.

Il s'agit toujours de répondre à la question : ne la perdez donc jamais de vue et revenez-y lorsque vous avez l'impression de perdre pied.

A noter : lorsque vous écrivez, faites comme si vous vous adressiez à quelqu'un qui n'a jamais suivi de cours de philosophie et à qui il faut donc tout expliquer, de manière pédagogique et très claire. Ne présumez aucun savoir philosophique chez votre lecteur : c'est le meilleur moyen d'être le plus compréhensible.

En pratique

Concrètement, que faire face à un sujet de philosophie ?

1) Repérer les notions.

Tout d'abord, lisez le sujet en essayant d'identifier les notions du programme qui sont en jeu. Attention : celles-ci peuvent être explicitement énoncées, mais pas toujours. Vous devez donc identifier les notions (il y en a toujours plusieurs) qui interviennent dans le sujet sans vous limiter à celles qui y apparaissent.

Et n'oubliez pas non plus d'analyser les termes qui ne sont pas des notions du programme. Ce sont en réalité les plus importants. Les prendre en compte vous permettra de ne pas simplement réciter votre cours sur les notions concernées. Vous éviterez ainsi le hors-sujet.

Exemple

Prenons le sujet suivant : « *autrui peut-il n'être qu'un moyen ou qu'un obstacle ?* »

La notion apparente, c'est évidemment celle d'autrui. Les notions implicites sont celle de liberté (autrui est un obstacle à ma liberté), celle de la morale (si je considère l'autre comme un obstacle ou un moyen, je ne le considère pas de façon morale), et de façon plus lointaine le droit (ai-je le droit de considérer l'autre uniquement comme un moyen ou un obstacle ?).

2) Analyser les termes du sujet.

Tout sujet de philosophie contient implicitement une contradiction ou du moins un paradoxe. Au brouillon, vous devez d'abord analyser le sujet en vue de mettre à jour cette tension qui relie entre elles les notions du sujet. Il faut donc en analyser les termes (ce qui ne veut pas dire recopier leur définition dans le dictionnaire). Pour cela, n'hésitez jamais à prendre en compte et à évoquer les différents sens que les mots peuvent avoir. C'est cette polysémie qui va vous permettre de nourrir votre réflexion.

A noter : évitez à tout prix le piège qui consiste à recopier les définitions lues dans des dictionnaires philosophiques. Si par exemple, vous avez le mot liberté dans un sujet, vous allez être tenté de « vous inspirer » de définitions trouvées ici ou là en évoquant ce qu'est la liberté pour Kant, ou pour Hegel, et pour Spinoza... Résultat : écrasé par des références que vous ne comprenez pas, vous serez absolument incapable de traiter le sujet.

Définissez les termes mais avec vos propres outils, de façon générale. Ne vous ligotez pas vous-même en partant de définitions trop pointues (à plus forte raison si vous ne les comprenez pas), qui bloqueront toute réflexion.

Ayez par ailleurs conscience que la dissertation consiste aussi à évoquer au fur et à mesure les différents sens possibles des mots. La définition dont vous partirez en introduction n'est qu'un point de départ possible, puisque le même concept peut être défini de façon différente en fonction de votre réflexion sur le sujet posé.

Exemple : « *autrui n'est-il qu'un moyen ou qu'un obstacle ?* »

- *autrui* : c'est l'autre que moi, mais qui a une conscience, comme moi.
- *n'est-il* : remarquer la formulation négative de la question. Il est ici question de ce qu'est l'autre, de son essence.
- *obstacle* : c'est ce qui me gêne, ce qui m'empêche de faire quelque chose en se dressant devant moi. Mais on peut noter qu'un obstacle peut être contourné ; il peut aussi être franchi.
- *moyen* : un moyen sert à obtenir quelque chose d'autre ; il s'oppose à la finalité, au but. Il n'a pas de valeur absolue, mais seulement relative : il vaut par rapport à son utilité. Si *autrui* est un moyen, on le considère comme ayant seulement une valeur relative. *Moyen* veut aussi dire : intermédiaire (le moyen-terme).

3) Trouver le présupposé du sujet.

Une fois analysés les termes du sujet (de façon générale et sans référence philosophique), vous devez en trouver le présupposé : pourquoi vous pose-t-on cette question ? Quelle est l'idée implicite que contient le sujet sans l'exprimer ouvertement ?

Si on revient à l'exemple de sujet pris ci-dessus, il faut se demander pourquoi autrui ne serait qu'un obstacle : effectivement, autrui limite ma liberté, il m'empêche de faire ce que je veux ; les lois et la morale n'existent que par rapport à autrui, et la loi et la morale limitent ma liberté (comprise comme le fait de pouvoir faire ce que je veux).

Qu'est-ce qui peut par ailleurs laisser penser qu'autrui peut être un moyen ? La réalité montre que je peux me servir de l'autre dans mon intérêt propre. Le patron par exemple utilise la force de travail de ses ouvriers, qui de ce fait deviennent des moyens.

Dans les deux cas, soit j'utilise autrui, soit il m'empêche d'être libre : on est toujours dans un rapport de force et de domination. Or, est-ce que ces façons d'être avec l'autre sont les seules possibles ? Dans quel cas est-ce que je ne traite l'autre ni comme un moyen ni comme un obstacle ? Dans le cadre de la morale.

4) Trouver les enjeux, c'est-à-dire les conséquences possibles du sujet.

Il s'agit d'envisager aussi les implications des différentes réponses au sujet : si je considère qu'autrui n'est qu'un obstacle ou un moyen, cela implique que je ne le considère pas moralement comme un égal digne de respect : je l'utilise comme une chose. L'enjeu du sujet, c'est la dimension morale de l'autre, fondée sur la façon dont on le définit.

5) Problématiser le sujet.

Problématiser consiste à montrer que la résolution du sujet ne peut passer que par l'étude de réponses contradictoires. Il faut donc nécessairement examiner ces différentes réponses possibles au sujet, seul moyen de faire émerger sa dimension problématique.

Vous devez proposer une première réponse au sujet (la plus immédiate, la plus simple, la plus répandue) que vous expliquez et argumentez. Normalement, cette première réponse présente des insuffisances : vous devez alors trouver les arguments qui montrent que ce que vous venez de dire ne vaut pas toujours, qu'il y a des objections possibles, des limites à ce que vous venez d'expliquer. Il vous faut alors envisager une autre réponse, différente et plus satisfaisante.

La deuxième réponse possible au sujet fait suite à la remise en cause de la première réponse apportée. Imaginez que deux personnes dialoguent sur le sujet posé, et que leur dialogue montre une perception différente de la question, un désaccord sur la réponse à apporter. Voilà ce que doit être une dissertation : un dialogue entre des interlocuteurs opposés qui argumentent, contre-argumentent, se réfutent mutuellement et par là-même progressent.

Le procédé est toujours le même : vous avancez par le biais de la contradiction argumentée. Ainsi, vous devrez montrer que la deuxième réponse apportée n'est pas encore parfaitement satisfaisante. Vous pouvez ainsi faire une troisième partie (la dernière réponse possible) dans laquelle vous formulez enfin la solution qui semble la plus pertinente et la plus solide.

6) Faire un plan.

Le plan sera élaboré à partir des réponses auxquelles vous avez réfléchi. Il sera toujours en trois parties. Ces trois parties exposent des idées argumentées (et non de simples opinions) qui répondent au sujet. Repérez les éléments, les concepts et les références philosophiques vus en cours que vous pouvez utiliser pour traiter et résoudre le problème.

Comme nous venons de le voir, il n'y a pas de plan type, de recette à appliquer, mais une méthode qui consiste à toujours partir de l'idée qui semble la plus simple et à progresser en la discutant. Ainsi, on élabore la structure de la première partie, avant d'identifier les difficultés qu'elle pose. Comment dépasser ces difficultés ? On passe alors à une deuxième partie, que l'on critique à son tour avant d'évoquer une troisième réponse possible au sujet dans la troisième et dernière partie. Celle-ci doit contenir la solution à la question posée, solution qui semble être la meilleure au regard de la réflexion que vous venez de mener. La « meilleure solution » ne signifie pas simplement « celle que vous préférez », mais « celle qui est justifiée par les arguments les plus justes ».

La dissertation

L'introduction

Elle ne sera rédigée qu'après avoir fait le plan. C'est une annonce non développée de ce qui va suivre dans le développement (c'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle ne peut être rédigée qu'après avoir fait le plan). Dans une introduction, le correcteur doit trouver :

- ✓ les définitions des termes (qu'on appelle des concepts)
- ✓ le présupposé du sujet
- ✓ l'enjeu
- ✓ le problème formulé sous la forme de questions qui forment ce qu'on appelle la

problématique (l'ensemble des questions que soulève le sujet) et qui correspond à l'annonce du plan. Evitez en effet les formulations lourdes du genre « Dans un premier temps, nous verrons que etc. » Formulez votre plan sous forme de questions tirées de l'analyse du sujet. Chaque partie de votre développement sera une réponse à une de ces questions.

Le développement

Le développement de votre dissertation se fera toujours en trois parties, chacune d'entre elles répondant à une ou plusieurs questions posées en introduction. Le développement présente en effet les diverses solutions à la question posée ; chaque partie doit présenter une solution différente. Vous devez à chaque fois justifier cette solution même si vous n'y adhérez pas. Chaque réponse est argumentée, justifiée, puis critiquée.

A éviter absolument : le plan dit thèse-antithèse-synthèse. En réalité, les élèves comprennent mal cette formule et la transforment en quelque chose du genre : « Oui oui oui » (première partie), puis « Non non non » (deuxième partie), terminant laborieusement par des considérations comme « Ben... ça dépend des fois ». Il est évident que juxtaposer des réponses comme oui et non à la question posée n'a aucun sens du point de vue logique. Vous devez argumenter réellement en démontrant pourquoi et comment on peut soutenir telle idée. De même, lorsque vous critiquez une idée, vous devez expliquer pourquoi.

Evitez toute considération relativiste (« ça dépend... ») : en effet, tout est toujours relatif et tout dépend de tout. En conséquence de quoi, n'importe quel sujet de philosophie peut se voir expédié par une réponse normande du style « ça dépend des fois, des gens, des situations etc ». En faisant ce genre de réponse, on ne réfléchit pas au sujet, on s'en débarrasse. La réflexion philosophique ne consiste pas à énoncer ce qui dépend mais au contraire à chercher ce qui ne dépend pas, ce qui reste fixe. Mais il est vrai que c'est beaucoup plus fatigant intellectuellement...

La conclusion

La conclusion consiste à faire un bilan et à répondre à la question. Vous rappelez la question posée et expliquez comment vous êtes parvenus à votre réponse finale après avoir examiné d'autres réponses possibles. Vous retracez le mouvement intellectuel suivi au fil de votre devoir.

Il est absolument inutile et même illogique de faire « une ouverture », comme en français. On vous pose une question et vous y répondez, il n'est donc pas pertinent de relancer le débat. De deux choses l'une : soit la question n'a pas de rapport avec le sujet (et là, elle n'a aucune raison d'être). Soit elle est pertinente par rapport au sujet, et à ce moment-là, il faut l'intégrer dans le développement et la traiter.

Les références philosophiques

Vos idées doivent s'appuyer sur les références aux textes vus en cours. Les références sont essentielles pour alimenter et justifier vos réponses et votre réflexion. Attention cependant : vous ne devez pas faire un exposé d'histoire de la philosophie ni réciter votre cours. Ne prenez des textes vus en cours que les idées qui servent à répondre vraiment à la question posée.

Les idées prises aux auteurs étudiés doivent être amenées par le biais de votre propre questionnement. Evitez ainsi les formules : « Pour Platon ... » « Pour Hegel.. » Vous devez faire vôtres les idées des philosophes en les intégrant à votre réflexion. Les références constituent des points d'appui sur lesquels vous vous fondez pour alimenter votre propre raisonnement.

Les exemples

Ils doivent toujours avoir une valeur générale et non pas anecdotique. Ils ne doivent jamais remplacer ou justifier une idée : un exemple en soi ne démontre rien, car on peut toujours lui opposer des contre-exemples. Ne racontez pas votre vie, n'utilisez pas d'exemples psychologisant : la psychologie relève du singulier, alors qu'en philosophie on cherche des idées qui ont une valeur générale.

Les citations (à ne pas confondre avec les références)

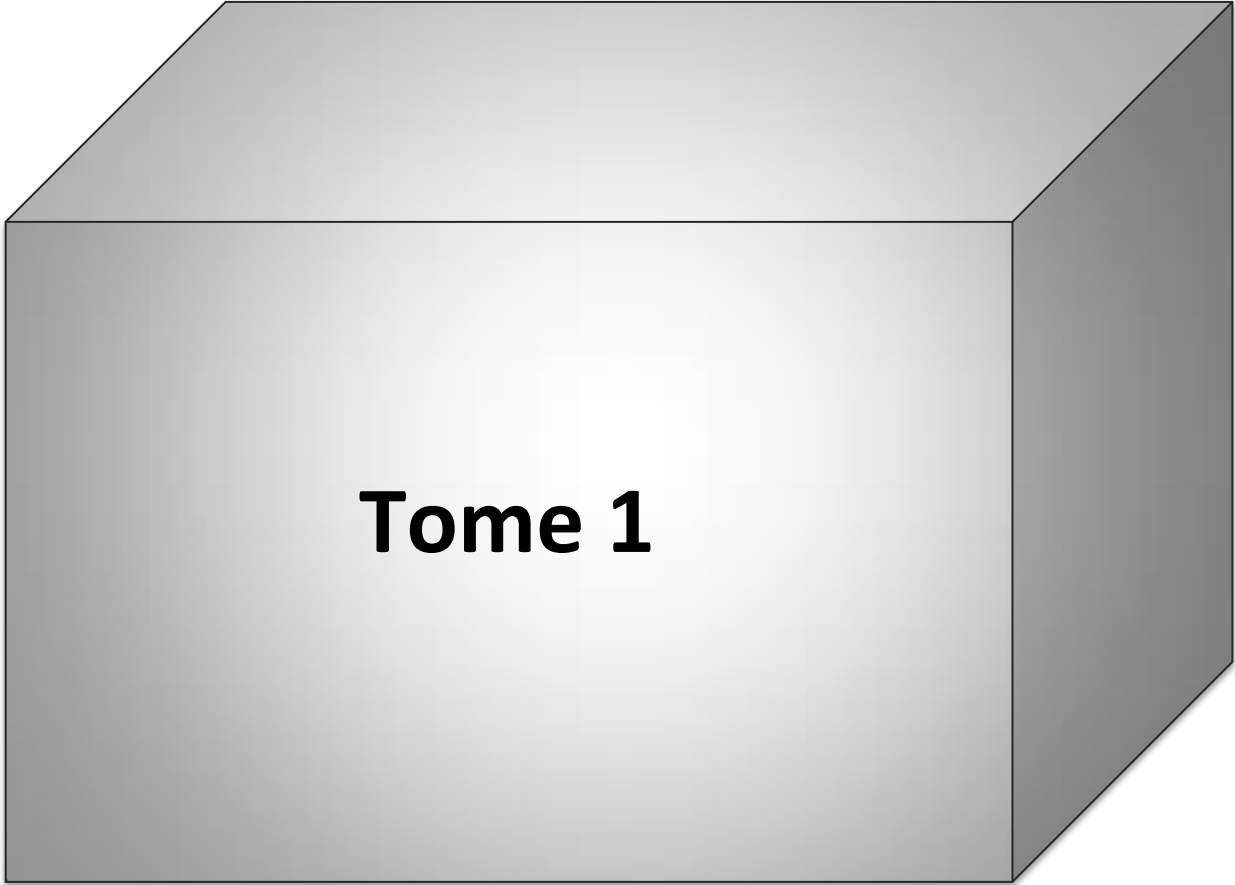
Pour débiter, il est inutile de faire des citations d'auteur : souvent, l'élève se réfugie dans la citation (longue si possible...) pour ne pas avoir à affronter le sujet. Par la suite, la citation sera de toutes façons à utiliser avec grande modération : en soi, elle ne constitue jamais un argument (une idée n'est pas vraie parce que Descartes l'a dite.) Si citation il y a, elle doit donc toujours être commentée.

Les concepts

Une dissertation consiste aussi à redéfinir les concepts en jeu au cours de la réflexion.

Un dernier mot

Je peux comprendre la tentation de recopier (« de s'inspirer » dira l'élève) des bribes de corrigés, des définitions, etc prises sur le net. Ceci est complètement contre-productif : d'une part, le correcteur le voit immédiatement. D'autre part, cela vous empêche de réfléchir par vous-même au sujet. Vous vous perdez dans des références que vous ne pouvez pas comprendre au lieu de bravement vous confronter à la question posée. Un correcteur préférera toujours une mauvaise dissertation qui montre que l'élève a pris le risque de réfléchir par lui-même (quitte à se tromper) à une mauvaise dissertation recopiée depuis le web. Par ailleurs, rappelez-vous que le jour du bac, vous serez seul face à la feuille... Autant en prendre l'habitude dès le départ.



La conscience

Introduction

Philosopher consiste à s'interroger et vouloir répondre aux questions posées d'une façon rationnelle, c'est-à-dire argumentée. Or, les questions posées en philosophie (les sujets de dissertation, par exemple) ont pour particularité de ne pas susciter une seule et même réponse, qui serait évidente. Un sujet de dissertation philosophique appelle toujours plusieurs réponses possibles, et ces différentes réponses sont contradictoires entre elles. C'est pour cela qu'on parle de problème.

La question se distingue du problème parce qu'elle n'appelle qu'une seule réponse, alors que le problème se caractérise par le fait qu'il appelle plusieurs réponses contradictoires entre elles. En philosophie, on traite toujours de problèmes.

Concernant la conscience, on peut remarquer qu'il y a deux consciences chez l'homme, conscience de l'extérieur (c'est-à-dire la conscience de tout ce qui nous entoure), et la conscience de nous-mêmes, la conscience de notre moi. Cela dit, l'une ne va pas sans l'autre, elles sont fortement et forcément liées : je n'ai conscience du monde que si j'ai conscience de moi, le monde n'existe pour moi que si moi je suis au monde. Nous croyons que le monde existe avant nous, mais en fait il n'existe que parce que moi j'existe, il est au même niveau que le moi.

Pourquoi commencer par l'étude de la conscience ? Parce que sans elle, nous ne pouvons pas nous donner le monde et nous-mêmes.

Premier problème (qui correspond à la partie I du cours sur la conscience) : la fugacité de la conscience

Il est difficile de garder sa conscience sur un point précis, l'attention finit par faiblir.

- La conscience est fugace (c'est-à-dire fuyante), insaisissable : je ne peux jamais « saisir » ma conscience, me concentrer sur le fait d'être conscient indépendamment de ce que je perçois.
- Elle est sélective.

Dans la première partie du cours, nous verrons avec le texte de Bergson ce qui explique cette fugacité de la conscience, qui est sa caractéristique essentielle.

Deuxième problème (qui correspond aux parties II et III du cours sur la conscience) : le moi et l'identité

Chaque moment de conscience donne une certaine perspective sur les choses, suscite certains sentiments, certaines émotions, certaines pensées. Ces expériences sont détachées entre elles, mais je les rapporte toujours à un moi, à un je précis.

Question : est-ce que je peux avoir conscience de moi seulement sans avoir conscience de rien d'autre ?

Réponse : non, je n'ai conscience de moi que lorsque j'ai conscience d'autre chose.

Mais comment peut-on dire alors qu'il existe un JE, un MOI indépendant de toutes ces choses ? Si je ne dis pas que ce JE existe en dehors de tous ces sentiments, émotions, perceptions, alors comment puis-je savoir que ce sont MES émotions ?

Problème :

Je ne peux pas mettre en évidence un JE.

Je suis forcée d'admettre qu'il existe un JE.

Troisième problème (qui correspond à la partie IV du cours sur la conscience) : conscience et inconscient

Par la conscience, nous avons accès à nous-mêmes, nous savons ce qui se passe en nous, nous pouvons connaître nos goûts, nos attitudes, nos pensées, notre personnalité, bref, nous pouvons grâce à la conscience savoir qui nous sommes.

Problème : est-il possible d'accéder par notre conscience à toute la vie de notre esprit ? Est-ce que toutes nos pensées peuvent accéder à notre conscience ? Nous réagissons en effet souvent d'une façon qui nous étonne nous-mêmes, nous ne sommes pas toujours capables d'expliquer ce qui se passe en nous (pourquoi pensons-nous à telle personne à tel moment, pourquoi avons-nous rêvé de ceci ou de cela, pourquoi avons-nous oublié telle date importante, etc ?)

Mais si nous supposons que certaines pensées n'accèdent pas à notre conscience, comment pouvons-nous les exposer puisque nous n'en avons pas connaissance (ce qui veut dire qu'elles n'existent pas pour nous) ?

Quelle confiance puis-je avoir en ce que je sais du monde par ma conscience ? Ne serait-ce pas qu'illusion ?

Plan du cours

I) Conscience et fugacité

II) Conscience et identité

1) Le cogito de Descartes (philosophe français du XVII^{ème} siècle)

a) *La démarche du doute*

b) *Le doute hyperbolique : l'hypothèse du malin génie*

2) Le cogito cartésien : la conscience comme vérité indubitable

3) Une critique du cogito cartésien

III) Nous sommes obscurs à nous-mêmes.

1) Les petites perceptions

2) L'union de l'âme et du corps : pensées distinctes et pensées confuses.

3) L'inconscient et la psychanalyse

4) Les critiques de l'inconscient

I) Conscience et fugacité

Il s'agit de comprendre ce trait distinctif de la conscience : elle est fugace, elle échappe à la saisie. Quel rapport entretient la conscience avec le temps ?

Texte

« Mais, qu'est-ce que la conscience ? Vous pensez bien que je ne vais pas définir une chose aussi concrète, aussi constamment présente à l'expérience de chacun de nous. Mais sans donner de la conscience une définition qui serait moins claire qu'elle, je puis la caractériser par son trait le plus apparent : conscience signifie d'abord mémoire. La mémoire peut manquer d'ampleur ; elle peut n'embrasser qu'une faible partie du passé ; elle peut ne retenir que ce qui vient d'arriver ; mais la mémoire est là, ou bien alors la conscience n'y est pas. Une conscience qui ne conserverait rien de son passé, qui s'oublierait sans cesse elle-même, périrait et renaîtrait à chaque instant : comment définir autrement l'inconscience ? Toute conscience est donc mémoire – conservation et accumulation du passé dans le présent.

Mais toute conscience est anticipation de l'avenir. Considérez la direction de votre esprit à n'importe quel moment : vous trouverez qu'il s'occupe de ce qui est, mais en vue surtout de ce qui va être. L'attention est une attente, et il n'y a pas de conscience sans une certaine attention à la vie. L'avenir est là ; il nous appelle, ou plutôt il nous tire à lui : cette traction ininterrompue, qui nous fait avancer sur la route du temps, est cause aussi que nous agissons continuellement. Toute action est un empiétement sur l'avenir.

Retenir ce qui n'est déjà plus, anticiper sur ce qui n'est pas encore, voilà donc la première fonction de la conscience. Il n'y aurait pas pour elle de présent, si le présent se réduisait à l'instant mathématique. Cet instant n'est que la limite, purement théorique, qui sépare le passé de l'avenir ; il peut à la rigueur être conçu, il n'est jamais perçu ; quand nous croyons le surprendre, il est déjà loin de nous. Ce que nous percevons en fait, c'est une certaine épaisseur de durée qui se compose de deux parties : notre passé immédiat et notre avenir imminent. Sur ce passé nous sommes appuyés, sur cet avenir nous sommes penchés ; s'appuyer et se pencher ainsi est le propre d'un être conscient. Disons donc, si vous voulez, que la conscience est un trait d'union entre ce qui a été et ce qui sera, un pont jeté entre le passé et l'avenir. »

Henri Bergson, L'énergie spirituelle

Explication du texte

Premier paragraphe :

Bergson (philosophe français de la fin du 19^{ème} siècle) pose une question : qu'est-ce que la conscience ?

La conscience est la mémoire, c'est une ligne de fuite. Etre conscient, c'est d'une certaine façon être divisé : je pense et au même moment je pense que je pense. Il y a dans un même instant deux attitudes de la conscience, je suis à la fois ici et là. Il y a donc toujours une ligne de rupture entre soi et soi. Etre conscient, c'est être à l'instant présent, donné et ne pas y être vraiment, y être au passé : je suis en train de lire ce cours, et en même temps, je relie ce moment présent aux moments qui ont précédé et qui donnent sens à ce que je suis en train de faire maintenant.

La mémoire est un acte par lequel je retiens le passé, je ne suis jamais tout entier au présent, mais je suis là à retenir le passé.

Tout acte pour être fait d'une façon consciente est lié au passé, à la connaissance du passé et à son rappel. C'est le fil conducteur qui donne sens à notre présent.

L'esprit, c'est la conscience, c'est la mémoire, mais ce n'est pas la matière, puisque la matière n'a pas la possibilité de retenir l'instant passé et de le relier à l'instant actuel. Cette capacité de faire un lien entre l'actuel et le passé, c'est précisément la conscience.

Deuxième paragraphe :

Mais ce n'est pas tout : pour qu'il y ait conscience, il faut faire appel à l'avenir.

Etre conscient consiste à être attentif à ce qui va arriver, à être capable de se projeter dans l'avenir proche : là, je suis en train de lire mon cours, mais je sais en même temps que dans une heure, je vais manger, que cet après-midi, je vais voir mon ami, que demain, j'ai un devoir à rendre, etc.

Passé que je retiens.....présent.....avenir qui tire à lui

La conscience est une ligne de fuite, mais elle nous sépare, puisque nous sommes à la fois au passé et tirés par l'avenir.

Décrire la conscience revient donc à décrire les opérations de l'esprit dans son rapport au temps. Pour Bergson, le présent n'est pas l'instant, le présent de la conscience n'est jamais instantané. Nous devons analyser la distinction que fait Bergson entre l'instant et le présent.

Instant : c'est la limite théorique qui sépare le passé de l'avenir. Il est conçu et relève uniquement de la pensée. Bergson parle d'instant mathématique. L'instant relève de la matière dans le sens où la matière n'a pas de conscience.

Par exemple, lorsque je dis, il est 15h54, il s'agit d'un instant. J'isole une seconde du temps, mais de façon uniquement théorique : je ne « vis » pas cette seconde, je l'isole intellectuellement du cours du temps.

Présent : c'est une épaisseur de durée, un trait d'union entre passé et avenir. Il est perçu. C'est la conscience.

La conscience est au présent, c'est-à-dire qu'elle s'appuie sur le passé et anticipe l'avenir. Le présent, contrairement à l'instant, est vécu, il n'est pas pensé.

La conscience est la capacité que nous avons de réflexion et de distance par rapport à nous-mêmes et au monde. La conscience est un double acte, acte de retenir et acte d'anticiper le flux temporel. Pour la conscience, le présent n'est pas une adhérence aux choses ou à soi : être présent consiste à s'échapper dans deux directions contraires, retenant le passé immédiat, anticipant l'avenir proche. Seule la conscience est au présent.

Si la conscience est insaisissable, c'est justement de par sa nature temporelle, qui fait qu'elle se dédouble constamment entre passé et avenir. De ce fait, la conscience est toujours en décalage avec elle-même.

II) Conscience et identité

On a conscience : de soi
 des objets

La conscience de soi apparaît dès que nous sommes en relation avec le monde extérieur. Mais la connaissance de mon existence n'est pas la même chose que la connaissance que j'ai de moi. Il n'est pas suffisant d'avoir conscience de soi pour se connaître. Mais quelle est la possibilité d'avoir cette conscience de soi ?

Lorsque je dis que j'ai conscience de moi, cela signifie que je sais qu'il existe un Je qui reste toujours le même au cours du temps. Il y a certes une différence extérieure, (mon corps vieillit), mais intérieurement nous avons toujours l'impression d'avoir le même âge, d'être la même personne, par-delà les changements qui nous affectent. Nous avons conscience d'être toujours identiques à nous-mêmes : au cours du temps subsiste une réalité identique, une même identité, le Je, ma conscience. La conscience ne vieillit pas, c'est seulement par le biais d'éléments extérieurs que nous nous voyons vieillir (photos, miroir, autrui). En soi, la conscience que nous avons (de nous, de nos sensations, de nos émotions) ne vieillit pas et reste la même.

1) Le cogito de Descartes (philosophe français du XVII^{ème} siècle)

Le texte que nous allons étudier et qui est extrait du Discours de la méthode vient à l'intérieur d'une certaine logique : Descartes entend découvrir la vérité relativement aux questions essentielles, c'est-à-dire les vérités relatives au monde en général, à l'âme, et à Dieu (c'est ce qu'on appelle la métaphysique, étymologiquement « ce qui est au-dessus de la nature »). Pour découvrir ces vérités, Descartes va se demander de quoi il peut être absolument certain. Il va examiner les connaissances qu'il possède en procédant à une mise en doute systématique de tout ce qu'il tient pour vrai et évident. Il va montrer que ce qu'on croit être évident, ce qu'on accepte sans réfléchir comme vrai peut être mis en doute. Sera vraie la connaissance qui résistera au doute, l'idée qui restera indubitable. Pour Descartes qui s'apprête à faire passer toutes ses connaissances par l'épreuve du doute, sera vrai ce qui restera indubitable, c'est-à-dire impossible à mettre en doute. Les arguments qui résisteront au doute seront considérés comme source de vérité, les autres seront écartés définitivement.

a) La démarche du doute

- La mise en doute du sensible (de ce qui est perçu par les sens)

Qu'est-ce qui nous semble spontanément vrai ?

Ce qu'on appelle la connaissance sensible, c'est-à-dire la connaissance acquise par les sens.

Texte

« Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et assuré, je l'ai appris des sens, ou par les sens : or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs et il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés.

Mais encore que les sens nous trompent quelquefois, touchant les choses peu sensibles et fort éloignées, il s'en rencontre peut-être beaucoup d'autres desquelles on ne peut pas raisonnablement douter quoique nous les connaissions par leur moyen : par exemple que je sois ici assis auprès du feu vêtu d'une robe de chambre, ayant ce papier entre les mains et autres choses de cette nature. Et comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps-ci soient à moi ? si ce n'est peut-être que je me compare à ces insensés de qui le cerveau est tellement troublé et offusqué par les noires vapeurs de la bile qu'ils assurent constamment qu'ils sont des rois lorsqu'ils sont très pauvres ; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre lorsqu'ils sont tout nus ; ou s'imaginent être des cruches ou avoir un corps de verre. Mais quoi ? Ce sont des fous, et je ne serais pas moins extravagant si je me réglais sur leurs exemples.

Toutefois j'ai ici à considérer que je suis homme et par conséquent que j'ai coutume de dormir et de me représenter en mes songes les mêmes choses ou quelquefois de moins vraisemblables que ces insensés, lorsqu'ils veillent. Combien de fois m'est-il arrivé de songer, la nuit, que j'étais en ce lieu, que j'étais habillé que j'étais auprès du feu quoique je fusse tout nu dedans mon lit ? Il me semble bien à présent que ce n'est point avec des yeux endormis que je regarde ce papier. Que cette tête que je remue n'est point assoupie. Que c'est avec dessein et de propos délibéré que j'étends cette main et que je la sens : ce qui arrive dans le sommeil ne semble point si clair ni si distinct que tout ceci. Mais en y pensant soigneusement je me ressouviens d'avoir été souvent trompé, lorsque je dormais, par de semblables illusions. Et m'arrêtant sur cette pensée, je vois si manifestement qu'il n'y a point d'indices concluants ni de marques assez certaines par où l'on puisse distinguer nettement la veille d'avec le sommeil que j'en suis tout étonné ; et mon étonnement est tel, qu'il est presque capable de me persuader que je dors. »

René Descartes, Méditations métaphysiques, première méditation

Explication du texte

1^{er} paragraphe : la connaissance la plus certaine est a priori connaissance sensible (ce que j'ai appris des sens ou par les sens). Il y a une évidence du sensible, de ce qu'on perçoit par les sens. Pourtant, les sens nous trompent parfois, comme en témoignent les illusions d'optique. Il arrive souvent que nous nous trompions sur ce que nous voyons ou que nous entendons. Une tour carrée vue de loin nous paraîtra ronde alors qu'elle ne l'est pas. La connaissance sensible n'est donc pas absolument fiable, puisqu'elle nous trompe parfois.

« Il est de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une fois trompés » : s'il y n'y a pas de confiance absolue, il n'y a plus de confiance du tout. Il faut donc abandonner la connaissance sensible qui ne peut pas apporter de vérité puisque les sens nous trompent parfois. Il faut alors tenter de trouver une autre source de vérité.

2^{ème} paragraphe : même si mes sens me trompent sur les choses extérieures à moi, qu'est-ce qui reste certain ? Ce qui reste certain, c'est que je suis ici devant vous à vous parler, que je vous vois et que je vous entends. Peut-être que les sens me trompent quand je suis loin de ce que je perçois, mais je suis certain de ce qui est près, et notamment de l'existence de mon corps : « ces mains et ce corps-ci ». Seuls les fous nieraient cette évidence-là, celle qui fait que nous sommes certains de la présence et des actions de notre corps.

3^{ème} paragraphe : l'argument du rêve

Pourtant, dans le rêve aussi, j'éprouve une impression de réalité. Lorsque je rêve, j'ai la certitude que ce qui m'arrive est vrai, alors pourtant que rien de ce que je rêve ne correspond pas à la réalité. Je rêve que je vole et j'ai la certitude dans mon rêve que mon corps est dans les airs, alors qu'en réalité, mon corps est immobile dans mon lit. Ainsi, la certitude que nous avons de notre propre corps n'est pas non plus fiable, comme le montre l'argument du rêve.

Conclusion de l'argument du rêve : Descartes n'est pas certain de pouvoir distinguer rêve et réalité, puisque dans les deux cas, nous avons l'impression de vivre quelque chose de réel. A ce stade de sa démarche de mise en doute, il n'existe plus vraiment de critère permettant de distinguer le rêve de la réalité : dans les deux cas, nous éprouvons la même impression de certitude qui de ce fait devient illusoire.

Les repères entre rêve et réalité sont brouillés et il devient de plus en plus difficile de trouver une vérité certaine si nous ne sommes même pas certains de notre existence corporelle.

- La mise en doute de l'intelligible (de ce qui est perçu par l'esprit, par l'intelligence)

Texte

« C'est pourquoi peut-être que de là nous ne concluons pas mal, si nous disons que la physique, l'astronomie, la médecine, et toutes les autres sciences qui dépendent de la considération des choses composées, sont fort douteuses et incertaines ; mais que l'arithmétique, la géométrie, et les autres sciences de cette nature, qui ne traitent que de choses fort simples et fort générales, sans se mettre beaucoup en peine si elles sont dans la nature, ou si elles n'y sont pas, contiennent quelque chose de certain et d'indubitable. Car, soit que je veille ou que je dorme, deux et trois joints ensemble formeront toujours le nombre de cinq, et le carré n'aura jamais plus de quatre côtés ; et il ne semble pas possible que des vérités si apparentes puissent être soupçonnées d'aucune fausseté ou d'incertitude. »

René Descartes, Méditation métaphysiques, première méditation

Explication du texte

En admettant que rêve et réalité se confondent, qu'est-ce qui reste malgré tout certain ? Les vérités mathématiques. Que je vive un rêve éveillé en effet n'empêche pas que 2 et 2 fassent toujours 4, ou que les quatre côtés d'un carré sont égaux. Ce sont là des certitudes qui restent identiques, que nous rêvions ou pas.

Pourquoi ? Parce que nous avons affaire ici à quelque chose qui ne relève pas du sensible, de la matière soumise au temps et donc toujours changeante. Les vérités mathématiques ne dépendent pas du sensible, elles sont ce qu'on appelle intelligibles, ce qui veut dire qu'on les appréhende par l'intelligence, par l'intellect. De ce fait, elles restent toujours identiques à elles-mêmes : contrairement à la matière sensible, les vérités mathématiques ne sont pas soumises au temps et sont toujours les mêmes. Nous tenons là, apparemment, quelque chose d'indubitable : les vérités intelligibles. Pourtant, fidèle à son entreprise de mise en doute systématique, Descartes va formuler une hypothèse qui va lui permettre de mettre en doute même : les vérités mathématiques.

b) Le doute hyperbolique : l'hypothèse du malin génie

Texte

« Je supposerai donc qu'il y a, non point un vrai Dieu, qui est la souveraine source de vérité, mais un certain mauvais génie, non moins rusé et trompeur que puissant qui a employé toute son industrie à me tromper. Je penserai que le ciel, l'air, la terre, les couleurs, les figures, les sons et toutes les choses extérieures que nous voyons, ne sont que des illusions et tromperies, dont il se sert pour surprendre ma crédulité. Je me considérerai moi-même comme n'ayant point de mains, point d'yeux, point de chair, point de sang, comme n'ayant aucun sens, mais croyant faussement avoir toutes ces choses. Je demeurerai obstinément attaché à cette pensée ; et si, par ce moyen, il n'est pas en mon pouvoir de parvenir à la connaissance d'aucune vérité, à tout le moins il est en ma puissance de suspendre mon jugement. C'est pourquoi je prendrai garde soigneusement de ne point recevoir en ma croyance aucune fausseté, et préparerai si bien mon esprit à toutes les ruses de ce grand trompeur, que, pour puissant et rusé qu'il soit, il ne pourra jamais rien imposer. »

René Descartes, Méditations métaphysiques, première méditation

Explication de texte

Les vérités intelligibles vont à leur tour être mises en doute grâce à l'hypothèse du malin génie : on parle ici de doute hyperbolique, c'est-à-dire poussé à l'extrême. Descartes suppose donc l'existence d'une puissance trompeuse qui nous induirait constamment en erreur, que ce soit au niveau du sensible ou de l'intelligible.

Argument de Descartes : qu'est-ce qui me prouve que je ne suis pas, sans m'en rendre compte, le jouet d'une puissance trompeuse, qui m'induit en erreur sans même que je m'en aperçoive ? Il existe peut-être un génie qui me fait croire que j'ai un corps (alors que peut-être je n'en ai pas), qui me fait croire que le monde existe, (alors que peut-être le monde n'existe pas), qui me ferait croire que 2 et 2 font 4 (alors que tel n'est peut-être pas le cas) ? Si ce malin génie existe, quel moyen nous reste-t-il pour atteindre la vérité ?

2) le cogito cartésien : la conscience comme vérité indubitable

Texte

« Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : *Je pense, donc je suis*, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. Puis, examinant avec attention ce que j'étais, et voyant que je pouvais feindre que je n'avais aucun corps, et qu'il n'y avait aucun monde ni aucun lieu où je fusse ; mais que je ne pouvais pas feindre pour cela que je n'étais point ; et qu'au contraire, de cela même que je pensais à douter de la vérité des autres choses, il suivait très évidemment et très certainement que j'étais ; au lieu que, si j'eusse seulement cessé de penser, encore que tout le reste de ce que j'avais imaginé eût été vrai, je n'avais aucune raison de croire que j'eusse été ; je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle. En sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait pas d'être tout ce qu'elle est. »

René Descartes, Discours de la méthode

Explication du texte

Suite à toute la démarche de doute entreprise par Descartes, nous pensons que rien n'est vrai autour de nous. Avec l'hypothèse du malin génie, nous ne sommes certains ni du monde, ni de notre corps, ni même des vérités mathématiques.

Mais au moment même où je pense que je ne pense pas, je pense ! Et le fait que je pense (même si je ne pense que des choses fausses) m'indique bien que j'existe.

Je pense... que le monde n'existe pas.

Je pense... que je n'ai pas de corps.

Je pense... que tout ce que je crois vrai est faux

Qu'est-ce qui reste ? Le « je pense ».

Je peux même douter que je pense, mais j'ai beau douter que je pense, je pense quand même ! Il existe donc bien une certitude impossible à mettre en doute : JE PENSE. Il y a un sujet qui produit l'acte de penser, donc il existe quelqu'un. Et au moment même où je dis « je pense », je sais que j'existe, même si ce que je pense est faux.

Que suis-je ? Celui qui pense

Quelle est la nature de ce sujet ?

L'essence du sujet est la pensée.

Mon identité est celle d'une substance pensante, je suis une réalité pensante.

JE NE SUIS PAS UN CORPS, J'AI UN CORPS.

JE SUIS DE LA PENSEE, JE SUIS UNE CHOSE QUI PENSE.

Avec Descartes, nous aboutissons à une seule certitude à l'issue de sa démarche de doute, c'est que le Je existe et qu'il est une substance pensante. Ce Je est absolument distinct du corps, il ne peut exister en aucun lieu, il ne dépend d'aucun objet matériel : la matière est changeante, alors que le Je comme conscience est immuable (que j'aie 5 ans ou 60 ans, ma conscience m'indique toujours la même chose, à savoir que c'est moi qui pense et qui existe.)

Pour Descartes : Le moi est permanent.
 La conscience de soi est toujours identique à elle-même.
 La conscience de soi est simple.

Conclusion à propos de Descartes : le Je est une substance pensante, une chose qui pense. « Cogito, ergo sum. » (Je pense, je suis), voilà la vérité indubitable que cherchait Descartes. Le cogito (je pense, en latin) est synonyme de conscience.

3) Une critique du cogito cartésien

David Hume (philosophe écossais du XVII^{ème} siècle) va critiquer le cogito cartésien et donner une autre définition de la conscience.

Texte

« Il est des philosophes qui imaginent que nous sommes à chaque instant intimement conscients de ce que nous appelons notre MOI, que nous en sentons l'existence et la continuité d'existence, et que nous sommes certains, avec une évidence qui dépasse celle d'une démonstration, de son identité et de sa simplicité parfaites.

Pour moi, quand je pénètre le plus intimement dans ce que j'appelle moi-même, je tombe toujours sur une perception particulière ou sur une autre, de chaleur ou de froid, de lumière ou d'ombre, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. Je ne parviens jamais, à aucun moment, à me saisir moi-même sans une perception et je ne peux jamais rien observer d'autre que la perception. Quand mes perceptions sont absentes pour quelque temps, quand je dors profondément, par exemple, je suis, pendant tout ce temps, sans conscience de moi-même et on peut dire à juste titre que je n'existe pas. Et si toutes mes perceptions étaient supprimées par la mort, si je ne pouvais plus penser, ni éprouver, ni voir, aimer ou haïr après la destruction de mon corps, je serais entièrement anéanti et je ne conçois pas du tout ce qu'il faudrait de plus pour faire de moi une parfaite non-entité. Si un homme, après une réflexion sérieuse et dénuée de préjugés, pense qu'il a une notion différente de lui-même, je dois avouer que je ne peux plus discuter avec lui. Tout ce que je peux lui concéder, c'est qu'il peut, tout autant que moi, avoir raison et que nous différons essentiellement sur ce point. Il se peut qu'il perçoive quelque chose de simple et de continu qu'il appelle lui-même, encore que je sois certain qu'il n'y a pas un tel principe en moi. »

David Hume, Traité de la nature humaine

Explication du texte

Hume commence par une attaque qui vise directement Descartes.

Selon lui : il n'y a pas de moi permanent.
 la conscience de soi n'est pas une identité.
 la conscience de soi n'est pas simple.

Il prend donc le contrepied de Descartes sur tous les points. Quels sont ses arguments ?

Nous ne pouvons avoir conscience que lors d'une perception : le Je est toujours accompagné d'une perception, il n'est jamais seul et simple. La conscience du Je est toujours liée à une autre perception (de chaud ou de froid, de lumière ou d'obscurité, amour haine, peine plaisir, c'est-à-dire soit à des sensations, soit à des sentiments). Quel est le point commun entre tous ces exemples ?

Ils indiquent tous un rapport avec l'extérieur, alors qu'on voit chez Descartes qu'il y a au contraire

une mise à l'écart progressive de l'extérieur, pour ne conserver que l'intériorité de la conscience. Si nous ne percevons pas, nous ne sommes pas conscients. Ainsi, nous n'avons pas conscience de nous tout le temps, puisque nous ne percevons pas tout le temps. Nous ne pouvons donc pas faire la preuve de la permanence de notre conscience.

Après la mort, nous ne sommes plus rien, nous ne percevons plus rien, c'est la mort de l'âme (pour Hume, il n'y a pas d'immortalité de l'âme). Quand mon corps disparaît, mes perceptions disparaissent, et ma conscience aussi.

On voit donc que contrairement à ce que dit Descartes, il y a pour Hume un lien indissoluble entre corps et esprit, entre corps et conscience. Pour Descartes, il existe une séparation essentielle entre le corps et l'âme (le corps est sur le mode de l'avoir, l'esprit est sur le mode de l'être). Selon lui, je peux saisir ma conscience en faisant abstraction du corps, ce qui veut bien dire que la conscience en est radicalement séparée. Pour Hume au contraire, je ne peux saisir ma conscience qu'à partir du moment où je perçois quelque chose (que ce soit un objet extérieur ou un sentiment intérieur) **DONC, JE SUIS UNIQUEMENT UN ETRE QUI PERÇOIT.** (et non un être qui pense comme le dit Descartes.) Si je ne perçois rien, je suis mort, je suis un néant.

Cette certitude qu'a Hume de n'accéder à sa conscience que par la perception ne vaut que pour lui : il ne peut saisir que sa propre conscience, et ne peut pas se mettre à la place de quelqu'un d'autre. Le moi n'est pas simple et n'est pas identique à lui-même au fil du temps pour la simple raison que ses perceptions changent sans cesse.

Texte

« Mais, laissant de côté certains métaphysiciens de ce genre, je peux me risquer à affirmer que les autres hommes ne sont qu'un faisceau ou une collection de perceptions différentes, qui se succèdent avec une rapidité inconcevable et sont dans un flux et un mouvement perpétuels. Nos yeux ne peuvent tourner dans leurs orbites sans faire varier nos perceptions. Notre pensée est encore plus changeante que notre vue et tous nos autres sens et facultés contribuent à ce changement. Il n'est pas un seul des pouvoirs de l'âme qui reste inaltérablement le même, ne serait-ce qu'un instant. L'esprit est une sorte de théâtre, où des perceptions diverses font successivement leur entrée, passent, repassent, s'esquivent et se mêlent en une variété infinie de positions et de situations. Il n'y a pas en lui à proprement parler de simplicité à un moment donné, ni d'identité à différents moments, quelque tendance naturelle que nous puissions avoir à imaginer cette simplicité et cette identité. La comparaison du théâtre ne doit pas nous égarer. Ce ne sont que les perceptions successives qui constituent l'esprit et nous n'avons pas la plus lointaine idée du lieu où ces scènes sont représentées, ni des matériaux dont il est composé. »

David Hume, Traité de la nature humaine

Explication de texte

Hume définit le moi comme un défilé de perceptions. Métaphoriquement, il compare l'esprit, l'âme, la conscience à un théâtre dans lequel défilent les perceptions. Attention cependant : la conscience n'est pas le lieu du théâtre (qui lui est permanent), la conscience est le défilé de ce qui se passe sur scène (et non pas la scène elle-même). Selon Hume, le moi n'est pas constamment présent, et en effet, on ne s'observe qu'à l'occasion d'une certaine position, d'une certaine perception.

On peut néanmoins formuler une objection à ce que dit Hume : s'il n'existe pas un moi indépendant de l'extérieur, comment se fait-il qu'on se « retrouve » d'une perception à l'autre ? Comment puis-je savoir qu'il s'agit toujours de moi, alors que mes perceptions ne sont jamais les mêmes ?

On pourrait dire que Hume n'a pas vu que la conscience est aussi la capacité de relier les différents moments du temps (cf Bergson).

III) Nous sommes obscurs à nous-mêmes.

Nous avons conscience du fait que nous agissons par goût, par sentiments, mais nous n'avons pas conscience des raisons pour lesquelles nous avons ces goûts et ces sentiments. Une grande partie de nous-mêmes nous demeure obscure.

Y aurait-il une activité de l'esprit qui échappe à la conscience, une activité de l'esprit qui serait à l'origine de nos actes et de nos pensées, mais que nous ne connaîtrions pas ? Et s'il existe une vie de l'esprit qui n'est pas consciente, comment en faire la preuve ?

1) Les petites perceptions

Chez Leibnitz, philosophe allemand du XVII^{ème} siècle, nous trouvons l'idée de « petites perceptions » inconscientes qui montrent qu'il existe une activité de l'esprit en dehors de la conscience. Il va se livrer ici à une démonstration rigoureuse : la perception consciente est constituée de petites perceptions inconscientes.

Texte

« D'ailleurs il y a mille marques qui font juger qu'il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, mais sans aperception et sans réflexion, c'est-à-dire des changements dans l'âme même dont nous ne nous apercevons pas, parce que les impressions sont ou trop petites ou en trop grand nombre ou trop unies, en sorte qu'elles n'ont rien d'assez distinguant à part, mais jointes à d'autres, elles ne laissent pas de faire leur effet et de se faire sentir au moins confusément dans l'assemblage. C'est ainsi que l'accoutumance fait que nous ne prenons pas garde au mouvement d'un moulin ou à une chute d'eau, quand nous avons habité tout auprès depuis quelque temps. Ce n'est pas que ce mouvement ne frappe toujours nos organes, et qu'il ne se passe encore quelque chose dans l'âme qui y réponde, à cause de l'harmonie de l'âme et du corps, mais ces impressions qui sont dans l'âme et dans le corps, destituées des attraits de la nouveauté, ne sont pas assez fortes pour s'attirer notre attention et notre mémoire, attachées à des objets plus occupants. Car toute attention demande de la mémoire, et souvent quand nous ne sommes plus admonestés pour ainsi dire et avertis de prendre garde, à quelques-unes de nos propres perceptions présentes, nous les laissons passer sans réflexion et même sans être remarquées ; mais si quelqu'un nous en avertit incontinent après et nous fait remarquer par exemple, quelque bruit qu'on vient d'entendre, nous nous en souvenons et nous nous apercevons d'en avoir eu tantôt quelque sentiment (...). Et pour juger encore mieux des petites perceptions que nous ne saurions distinguer dans la foule, j'ai coutume de me servir de l'exemple du mugissement ou du bruit de la mer dont on est frappé quand on est au rivage. Pour entendre ce bruit, comme l'on fait, il faut bien qu'on entende les parties qui composent ce tout, c'est-à-dire le bruit de chaque vague, quoique chacun de ces petits bruits ne se fasse connaître que dans l'assemblage confus de tous les autres ensemble, c'est-à-dire dans ce mugissement même, et ne se remarquerait pas si cette vague qui le fait était seule. Car il faut qu'on en soit affecté un peu par le mouvement de cette vague et qu'on ait quelque perception de chacun de ces bruits, quelques petits qu'ils soient ; autrement on n'aurait pas celle de cent mille vagues, puisque cent mille riens ne sauraient faire quelque chose. On ne dort jamais si profondément qu'on n'ait quelque sentiment faible et confus, et on ne serait jamais éveillé par le plus grand bruit du monde, si on n'avait quelque perception de son commencement qui est petit, comme on ne romprait jamais une corde par le plus grand effet du monde, si elle n'était tendue et allongée un peu par des moindres efforts, quoique cette petite extension qu'ils font ne paraisse pas. [...] Ce sont ces petites perceptions qui nous déterminent en bien des rencontres sans qu'on y pense, et qui trompent le vulgaire par l'apparence d'une indifférence d'équilibre, comme si nous étions indifférents de tourner par exemple à droite ou à gauche ».

Leibnitz, Nouveaux Essais sur l'entendement humain

Explication du texte

Leibnitz part de l'affirmation qu'il est impossible d'avoir conscience du monde extérieur sans l'existence de pensées inconscientes : si nous n'étions pas en mesure de percevoir le monde pour une grande part inconsciemment, nous ne le percevrions pas du tout. Il y a à tout moment une infinité de perceptions en nous, mais les perceptions dont nous avons conscience, les perceptions du monde sont limitées, car notre champ réceptif est restreint. Il y a un décalage entre ce que nous percevons effectivement et toutes les perceptions qui sont dans notre champ de perception. Ce que nous percevons ne représente donc qu'une partie des perceptions possibles.

Pourquoi cette infinité de perceptions n'est-elle pas consciente ? Pour Leibnitz, il y a deux raisons : il y a un seuil de perception qui fait qu'on ne peut percevoir que certains éléments. Il y a une perception consciente, et une perception inconsciente. Pourquoi y-a-t-il une différence entre les deux ?

La réponse de Leibnitz : ces perceptions sont inconscientes parce « qu'elles sont trop petites et en trop grand nombre ». « Elles sont trop unies les unes aux autres ».

Ces petites perceptions sont inconscientes parce qu'elles sont trop faibles, du moins séparément les unes des autres. On peut les sentir confusément si elles sont assemblées les unes aux autres.

Mais même liées entre elles, l'effet d'accoutumance fait qu'on ne fait plus attention à elles et qu'elles échappent à notre conscience. Prenons l'exemple de l'eau du moulin : nous percevons toujours un bruit de fond mais sans y prêter vraiment attention. A force de vivre avec les choses, on ne les perçoit plus, bien qu'elles existent toujours ! Ainsi, c'est lorsque ce bruit disparaît qu'on s'en souvient et qu'on en prend conscience.

Si les plus petites parties de ce que nous entendons ne représentaient pas en soi quelque chose, nous n'obtiendrions jamais une somme au bout. En additionnant toutes les gouttelettes et leur bruit, nous n'obtiendrions pas une vague, si ces gouttelettes n'étaient pas déjà quelque chose.

Nous ne nous trouvons jamais dans une situation où nous passerions d'une réalité à pas de réalité. Comment alors expliquer le passage de « pas de bruit » à « il y a du bruit » ? Ce « il n'y a pas de bruit » n'est valable que pour la sphère consciente, car il y a des seuils. Ce n'est qu'à partir d'un certain seuil que nous percevons des bruits, des lumières. Le corps humain a ses limites.

Pour la perception consciente, il y a un seuil qui permet de différencier un bruit et l'absence de bruit, mais dans la réalité ce n'est pas le cas : il y a une progression de l'infiniment petit vers le seuil audible ou visible. Lorsque nous dormons, nous avons une diminution de notre attention, mais les perceptions sont toujours là. Si nous nous réveillons, ce n'est pas parce que tout à coup un bruit se met à exister, mais parce qu'il a atteint le seuil des perceptions humaines et conscientes.

Conclusion :

On peut dire que la pensée n'est pas seulement consciente, la possibilité de perception du monde réside dans l'existence de perceptions inconscientes qui échappent à notre attention.

2) L'union de l'âme et du corps : pensées distinctes et pensées confuses.

Pourquoi sommes-nous obscurs à nous-mêmes ?

Descartes dit qu'il n'y a pas plus de pensées que de pensée consciente. Comment explique-t-il alors le fait que certaines choses en nous nous échappent (comme par exemple l'origine de nos pensées, de nos sentiments, etc) ? Descartes va expliquer ce phénomène qu'il est bien obligé de constater par l'union de l'âme et du corps. Nous avons vu avec le cogito que nous étions de la pensée (donc une âme), mais il se trouve que nous avons aussi un corps. Nous sommes donc formés de deux substances différentes, l'âme et la matière. Certes, l'existence de l'âme ne dépend pas de celle du corps, mais l'âme, comme le corps, ont de l'effet l'un sur l'autre. Descartes va appeler pensées distinctes les pensées qui relèvent uniquement de l'esprit, et pensées confuses les pensées qui résultent de l'action du corps sur l'esprit (l'imagination et les sens, la vie affective). Il explique donc nos activités inconscientes par les pensées confuses, mais jamais il n'est question d'un inconscient chez Descartes. Nos sensations, nos images sont l'effet du lien du corps avec l'esprit.

Texte

« Or il n'y a rien que cette nature m'enseigne plus expressément, ni plus sensiblement, sinon que j'ai un corps qui est mal disposé quand je sens de la douleur, qui a besoin de manger ou de boire, quand j'ai les sentiments de la faim ou de la soif, etc. Et partant je ne dois aucunement douter qu'il n'y ait en cela quelque vérité. La nature m'enseigne aussi par ces sentiments de douleur, de faim, de soif, etc., que je ne suis pas seulement logé dans mon corps, ainsi qu'un pilote en son navire, mais, outre cela, que je lui suis conjoint très étroitement et tellement confondu et mêlé, que je compose comme un seul tout avec lui. Car, si cela n'était, lorsque mon corps est blessé, je ne sentirais pas pour cela de la douleur, moi qui ne suis qu'une chose qui pense, mais j'apercevrais cette blessure par le seul entendement, comme un pilote aperçoit par la vue si quelque chose se rompt dans son vaisseau ; et lorsque mon corps a besoin de boire ou de manger, je connaîtrais simplement cela même, sans en être averti par des sentiments confus de faim et de soif. Car en effet tous ces sentiments de faim, de soif, de douleur, etc., ne sont autre chose que de certaines façons confuses de penser, qui proviennent et dépendent de l'union et comme du mélange de l'esprit avec le corps ».

René Descartes, Méditations métaphysiques

Explication du texte

Il y a un parallèle entre ce qui arrive au corps et la sensation que nous percevons. Le corps se trouve dans une certaine disposition, position, et cela produit des effets sur la conscience : les sensations de faim, de soif, de douleur.

CORPS

Indisposition
besoin de nourriture
besoin d'eau

ESPRIT

sentiment de douleur
sentiment de faim
sentiment de soif

Si nous étions seulement « un pilote en son navire », nous serions seulement une substance pensante, et notre corps serait à part : le rapport entre le corps et l'esprit serait un strict rapport de connaissance. Nous n'aurions ni sentiments ni idées.

Les sentiments nous montrent que nous ne sommes pas uniquement une substance pensante, mais un tout, le corps et l'esprit sont joints et « mélangés » l'un à l'autre.

Pensées confuses : effet de l'union avec le corps, sensations, sentiments, émotions
Pensées distinctes : produites par la seule activité de l'âme, de l'esprit

Pourquoi sommes-nous amoureux de telle ou telle personne ?

Les raisons sont obscures, nous n'en avons pas conscience. Si nous voulons comprendre, il faut comprendre l'union du corps et de l'âme. Personne ne décide de ses émotions, de ses sentiments, nous les subissons, nous sommes passifs face à eux. (ce n'est que dans les pensées distinctes que je décide de penser à ceci ou à cela.) Ces pensées obscures sont les passions de l'âme, je les vis malgré moi.

Qu'est-ce qui provoque ces passions ? C'est le corps auquel on est lié, à ces passions de l'âme correspondent des actions du corps.

L'obscurité à soi-même pour Descartes se ressent dans la connaissance du corps et de son union avec l'âme. Il n'y a pas de pensées au-delà des pensées conscientes, et nos pensées confuses ne sont pas l'effet des pensées inconscientes mais de l'union entre l'âme et le corps. Les différentes passions que nous vivons sont une gamme des possibilités du corps.

3) L'inconscient et la psychanalyse

Freud est un médecin neurologue viennois mort en 1939, qui inventa le concept d'inconscient et fut à ce titre le père de la théorie et de la pratique psychanalytiques. La thèse de Freud est que la vie psychique, l'âme, ne se réduit pas à la vie de la conscience : il y bien plus de pensée que de pensée consciente. L'inconscient constitue un autre lieu de la vie psychique, à côté de la conscience comme centre des pensées conscientes.

La « découverte » de l'inconscient se fit lorsque Freud, en stage à Paris à l'hôpital de la Salpêtrière, soigna les malades atteintes d'hystérie dont Jean-Martin Charcot avait la charge. Les hystériques étaient des femmes qui présentaient des symptômes physiques handicapants (paralysie, cécité) sans qu'il y ait la moindre cause organique à ces symptômes. Plongées sous hypnose, les hystériques parlaient de façon décousue, évoquant des anecdotes, des souvenirs... dont elles n'avaient plus aucun souvenir une fois revenues à l'état de veille. Freud nota par ailleurs que les symptômes de ces femmes disparaissaient une fois qu'elles étaient en état d'hypnose et qu'elles parlaient. Il en conclut qu'il y avait un lien entre ces « souvenirs inconscients » qu'elles évoquaient en état d'hypnose et leurs symptômes. « Les hystériques souffrent de réminiscences » écrit Freud (réminiscence : souvenir inconscient).

A partir de cette idée qu'il existe en nous une zone psychique inconsciente, Freud va développer une théorie et une pratique thérapeutique, la psychanalyse, fondée sur le concept d'inconscient. Il va inventer une méthode pour atteindre l'inconscient, pour soigner les hystéries et les névroses, mais sans utiliser l'hypnose comme le faisait Charcot. Le malade est allongé, il parle au psychanalyste qui est derrière lui ; l'unique règle pour le patient est de dire tout ce qui lui vient à l'esprit, sans rien cacher, même si apparemment cela n'a pas de sens. Ce discours dépourvu de censure doit mener aux idées inconscientes du patient et de ce fait le libérer d'une certaine souffrance.

Texte

« On nous conteste de tous côtés le droit d'admettre un psychique inconscient et de travailler scientifiquement avec cette hypothèse. Nous pouvons répondre à cela que l'hypothèse de l'inconscient est nécessaire et légitime, et que nous possédons de multiples preuves de l'existence de l'inconscient. Elle est nécessaire, parce que les données de la conscience sont extrêmement lacunaires ; aussi bien chez l'homme sain que chez le malade, et il se produit fréquemment des actes psychiques qui, pour être expliqués, présupposent d'autres actes qui, eux, ne bénéficient pas du témoignage de la conscience. Ces actes ne sont pas seulement les actes manqués et les rêves, chez l'homme sain, et tout ce qu'on appelle symptômes psychiques et phénomènes compulsifs chez le malade ; notre expérience quotidienne la

plus personnelle nous met en présence d'idées qui nous viennent sans que nous en connaissions l'origine, et de résultats de pensée dont l'élaboration nous est demeurée cachée. Tous ces actes conscients demeurent incohérents et incompréhensibles si nous nous obstinons à prétendre qu'il faut bien percevoir par la conscience tout ce qui se passe en nous en fait d'actes psychiques ; mais ils s'ordonnent dans un ensemble dont on peut montrer la cohérence, si nous interpolons les actes inconscients inférés. Or, nous trouvons dans ce gain de sens et de cohérence une raison, pleinement justifiée, d'aller au-delà de l'expérience immédiate. Et s'il s'avère de plus que nous pouvons fonder sur l'hypothèse de l'inconscient une pratique couronnée de succès, par laquelle nous influençons, conformément à un but donné, le cours de processus conscients, nous aurons acquis, avec ce succès, une preuve incontestablement de l'existence de ce dont nous avons fait l'hypothèse. L'on doit donc se ranger à l'avis que ce n'est qu'au prix d'une prétention intenable que l'on peut exiger que tout ce qui se produit dans le domaine psychique doive aussi être connu de la conscience ».

Sigmund Freud, Métapsychologie

Explication du texte

Il faut poser l'hypothèse de l'inconscient parce que cela permet de comprendre un grand nombre de phénomènes qui sinon restent dépourvus de sens. Non seulement il est nécessaire d'admettre cette hypothèse, mais en plus c'est un droit (« légitime ») : il y a des preuves de son existence. Si nous n'admettons pas que l'inconscient existe, nous ne comprenons pas les actes manqués, les rêves, les actes compulsifs et hystériques.

Pour Freud, l'inconscient est formé d'idées, de désirs, de représentations que nous avons refoulés. Nous avons des pensées qui se manifestent et qui ne peuvent accéder à la conscience. De quelles pensées s'agit-il ? Ce sont des désirs, ils veulent atteindre la conscience pour être assouvis. Pourquoi certains désirs ne peuvent-ils pas atteindre la conscience ? Parce qu'ils sont amoraux, trop perturbants d'un point de vue moral et social : ces idées-là donc, sont refoulées loin de la conscience. Mais refoulées ne veut pas dire éliminées : même repoussées hors de la conscience, elles vont continuer à vouloir se manifester.

Le refoulement de ces désirs (qui sont essentiellement liés à la sexualité) se fait pendant l'enfance d'une façon plus ou moins forte, ce qui entraîne parfois de fortes séquelles. Une fois refoulés, ces désirs vont se satisfaire sans que la conscience puisse les détecter. Ainsi, ils vont devenir méconnaissables en prenant une forme dépourvue de sens pour la conscience. Les rêves selon Freud expriment ainsi nos désirs refoulés, d'une façon déguisée. Les symptômes hystériques, les actes manqués (lorsque nous faisons le contraire de ce que nous voulons faire, comme par exemple, lorsque nous nous rendons compte que nous avons programmé notre réveil une heure trop tard la veille d'un examen important, voire lorsque nous avons « oublié » de le programmer...), les lapsus (dire un mot à la place d'un autre), également. Tous ces phénomènes peuvent prendre du sens si on suppose qu'ils traduisent de façon déguisée des désirs inconscients. Si nous voulons comprendre le sens du rêve, il faut découvrir le désir refoulé qui s'y exprime.

Les désirs refoulés ne se satisfont jamais directement, ils se manifestent de façon déformée pour ne pas être contrecarrés par les lois morales de l'individu, ils ne sont donc jamais vraiment satisfaits, ce qui explique qu'ils ne disparaissent jamais.

Le travail de la psychanalyse consiste à faire revenir à la surface consciente des désirs anciens et refoulés, mais toujours présents. Il est légitime pour Freud de poser l'hypothèse de l'inconscient, parce que grâce à la psychanalyse, nous avons le pouvoir de soigner des maladies jusque-là jugées inguérissables, comme l'hystérie.

L'hypothèse de l'inconscient s'impose comme nécessaire et légitime d'une part parce qu'elle permet d'expliquer des phénomènes comme le rêve, l'acte manqué, le lapsus ou les symptômes hystériques, et d'autre part parce qu'elle a un effet thérapeutique. Le psychanalyste soigne ses patients en les faisant accéder à une partie de leurs idées inconscientes, de leurs désirs refoulés et ceux-ci, en accédant à la conscience, perdent de leur capacité de nuisance.

Conclusion sur la notion d'inconscient :

Que nous apprend la psychanalyse de fondamental en introduisant la notion d'inconscient ? Elle nous apprend que le sens de ce que nous faisons est toujours plus large que la conscience que nous en avons. Du point de vue freudien, toute l'activité de l'homme a du sens. Ce sens, nous n'en avons pas forcément conscience, mais nous avons la possibilité de le découvrir par la psychanalyse. Le psychanalyste essaie de découvrir chez le patient l'intention inconsciente qui a précédé ses actes ou ses pensées. Il faut pour le découvrir inclure cet acte ou cette pensée dans un ensemble qu'est l'inconscient, c'est-à-dire dans un système qui s'est construit autour de désirs refoulés.

4) Les critiques de l'inconscient

L'inconscient n'est pas reconnu par tout le monde : c'est une notion philosophique, donc problématique. Freud parle d'ailleurs avec précaution d'une hypothèse.

Il y a des philosophes du XX^{ème} siècle qui sont persuadés que l'inconscient n'existe pas, comme Alain, philosophe français, qui développe une argumentation très inspirée de Descartes pour critiquer la notion élaborée par Freud.

Texte

« L'homme est obscur à lui-même ; cela est à savoir. Seulement il faut éviter ici plusieurs erreurs que fonde le terme d'inconscient. La plus grave de ces erreurs est de croire que l'inconscient est un autre Moi ; un Moi qui a ses préjugés, ses passions et ses ruses ; une sorte de mauvais ange, diabolique conseiller. Contre quoi il faut comprendre qu'il n'y a point de pensées en nous sinon par l'unique sujet, Je ; cette remarque est d'ordre moral. Il ne faut point se dire qu'en rêvant on se met à penser. Il faut savoir que la pensée est volontaire ; tel est le principe des remords : « tu l'as bien voulu ! ». On dissoudrait ces fantômes en se disant simplement que tout ce qui n'est point pensée est mécanisme, ou encore mieux, que ce qui n'est point pensée est corps, c'est-à-dire chose soumise à ma volonté ; chose dont je répons. Tel est le principe du scrupule...

L'inconscient est donc une manière de donner dignité à son propre corps, de le traiter comme un semblable ; comme un esclave reçu en héritage et dont il faut s'arranger. L'inconscient est une méprise sur le Moi, c'est une idolâtrie du corps. On a peur de son inconscient ; là se trouve logée la faute capitale. Un autre Moi me conduit qui me connaît et que je connais mal. L'hérédité est un fantôme du même genre. « Voilà mon père qui se réveille ; voilà celui qui me conduit. Je suis par lui possédé ». (...)

En somme, il n'y a pas d'inconvénient à employer couramment le terme d'inconscient c'est un abrégé du mécanisme. Mais, si on le grossit, alors commence l'erreur ; et, bien pis, c'est une faute ».

Alain, Éléments de philosophie

Explication du texte

La critique d'Alain est philosophique, mais elle est surtout morale.

Pour Alain, penser qu'il y a un inconscient serait une erreur parce que cela revient à dire qu'il y a un second moi qui guiderait mes actions. L'erreur que l'on fait porte sur ce qu'on entend par « pensée ». Selon Alain, la pensée est toujours la pensée d'un Je conscient (en cela, il se montre fidèle à Descartes).

Si penser consiste seulement à vouloir penser (cf pensées distinctes), alors rêver n'est pas penser, car nous ne pouvons pas rêver de telle ou telle chose que nous aurions choisie et décidée. Les pensées liées à l'imagination et aux sens sont liées à l'action du corps sur l'esprit, elles ne sont pas voulues.

Pour Alain, les pensées sont toujours volontaires. Le rêve n'est pas une pensée, il est juste un effet du corps sur l'esprit, une pensée confuse. En aucun cas le rêve n'est un lieu de pensée.

Pour lui, c'est une faute de dire qu'il y a un autre lieu de la pensée qui serait l'inconscient, parce que ce serait rejeter la responsabilité que l'on doit avoir à propos de son activité sur autre chose que soi. C'est une faute de ne pas se considérer comme pleinement responsable de soi de part en

part. La moralité consiste au contraire à être responsable de ses activités.

Néanmoins, il y a effectivement des actes qui nous échappent : il faut en rendre compte et expliquer pourquoi ils nous échappent.

Dans ce cas selon Alain, c'est le corps qui agirait seul. Comme le corps est un mécanisme, il fonctionne en dehors de notre conscience. Toutefois, Alain nous dit aussi que le corps peut être soumis à notre volonté. Nous pouvons adopter deux attitudes possibles vis-à-vis du corps :

- -soit on lui laisse libre cours.
- -soit on lui donne des ordres de façon volontaire, on le soumet.

Le corps est une chose soumise à ma volonté, c'est une chose dont je suis responsable. Au moment où je dis que le corps est une chose dont je réponds, je lui donne de la dignité, de la valeur, je le traite comme un semblable, je le fais mien.

En revanche, si j'adopte l'attitude freudienne, je l'idolâtre, je l'assimile à l'inconscient, et je m'accorde à dire qu'il est comme un Dieu qui me pilote. C'est une faute, car cela revient à me décharger de mes actions, et à considérer que mon véritable moi serait l'inconscient. Ce ne serait donc jamais moi qui agis, mais toujours mon inconscient.

Alain dit qu'il y a une similitude entre Freud et ceux qui parlent de l'hérédité génétique en rejetant toutes leurs fautes sur leurs gènes.

Parler des « gènes maîtres des actions » est une façon de banaliser tous ses actes : on ne peut rien pour aider celui qui pense ainsi et lui non plus, puisqu'on ne change pas les gènes !

Cette absence de responsabilité oblige à penser que nous ne sommes pas maîtres de nos actions, qu'il y a un destin extérieur à notre volonté qui s'exerce sur notre existence.

Conclusion

La psychanalyse a apporté un éclairage différent sur l'homme, pas vraiment comme le croyait Freud, qui pensait apporter un éclairage digne de Copernic et de Darwin (qui eux aussi ont blessé l'orgueil humain en plaçant l'homme dans un univers dont il n'est ni le centre, ni le maître), mais en présentant une conception intéressante de la relation âme/corps. Pour Alain et Descartes, nous avons une âme qui pense et un corps qui n'est qu'une machine. Pour Freud, et pour Charcot, le corps subit et exprime des pensées inconscientes.

Notre corps est un lieu d'expression, il manifeste nos pensées inconscientes.

Cette idée que le corps et son activité aient du sens, bien avant que l'activité soit consciemment orientée, est pertinente : il n'y a pas de corps qui soit une réalité séparable et abstraite. Le corps est une réalité présente, ouverte au monde. Même chez les organismes les plus simples, il y a une vigilance du corps aux modifications extérieures qui va être en rapport avec son activité. Nos comportements, nos pensées ont du sens bien avant d'être thématiques par notre conscience.

Est-ce que cette épaisseur de sens qu'est l'inconscient se réduit à n'être que ce que Freud nous en dit, c'est-à-dire des désirs refoulés pendant l'enfance ?

Ceci nous permet d'échapper à la critique d'Alain : l'inconscient n'est pas une deuxième conscience, nous n'avons pas un double qui agit à notre place. Ce que dit Freud, c'est que le mouvement qui nous pousse vers le monde n'est pas uniquement et prioritairement celui de la conscience. Une fois que nous en avons conscience, nous en comprenons le sens, mais ce sens ne se réduit pas à ce que nous en comprenons.

L'inconscient se thématise de l'extérieur, c'est pour cette raison qu'il ne peut pas être un deuxième moi : ce sont les autres (et notamment le psychanalyste) qui saisissent le sens implicite de ce que je fais et dis, bien mieux que moi. Mon inconscient d'une certaine façon n'est pas en moi, il est thématique de l'extérieur.